

Prédications d'après Blaise Pascal, 2023

prononcées lors des rencontres de la SAPB à
l'église Saint-Etienne-du-Mont

père de Nadaï, op

Sommaire

1	Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023	3
2	Prédication sur la Sainte Écriture, 8 février 2023	4
3	Prédication sur le baptême, 12 avril 2023	4
4	Prédication sur la confirmation, 31 mai 2023	5
5	Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 13 VIIbre 2023	6
6	Prédication sur les souffrances du malade et celles du Christ, 27 septembre 2023	7
7	Prédication sur l'universalité de Jésus-Christ, 11 octobre 2023	8
8	Prédication sur l'amour de Dieu, 25 octobre 2023	9
9	Prédication sur l'âme en présence de Dieu seul, 8 IXbre 2023	10
10	Prédication sur sa soumission à Jésus-Christ et à son directeur, 22 novembre 2023	11
11	Prédication sur Pascal et saint Jean-Baptiste, 6 décembre 2023	12
12	Prédication sur la Nativité de Jésus-Christ, 20 décembre 2023	13

1 Prédication sur la Nativité, 18 janvier 2023

« Incroyable que Dieu s'unisse à nous » : cette parole des *Pensées*, nous inclinerions à la faire notre, comme marquant l'émerveillement de l'Eglise devant la venue de Verbe de Dieu dans notre chair, manifestée aux bergers à Noël, et la venue du Saint-Esprit de Dieu dans notre âme au baptême. Or, cette parole, Pascal la met au contraire dans la bouche de l'incroyant, comme expression de son doute, et de son refus de croire.

« Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini, un espace infini égal au fini. », écrivait Pascal à la ligne précédente, comme pour prévenir le refus d'admettre la vérité révélée, sur ce qu'elle serait hors de portée de la raison. Les principes des mathématiques et de la physique sont hors des prises de la raison ; et pourtant la raison ne fait pas difficulté à les recevoir comme lui étant donnés.

Des vérités incompréhensibles sont donc reçues et, par là, elles sont crues. Mais il est des vérités incompréhensibles qui, en outre, sont incroyables, et ce sont précisément elles qui sont matière de foi. La difficulté à les recevoir ne vient pas d'elles, mais de nous, et de la vue de notre misère ou, si l'on veut, de notre « bassesse » : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous.

Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse », répond Pascal à celui qui refuse de croire.

Les principes incompréhensibles de la physique sont donnés à l'âme humaine dès qu'elle est « jetée dans son corps » ; partant, ils lui sont comme naturels. Mais, s'agissant de Dieu, il est « en nous », et « hors de nous », écrit Pascal : les vérités de l'Evangile sont un don, mais un don qui me sollicite à donner moi-même ma créance. Le doute et, par là, le refus, viendraient-ils de la grandeur du don qui nous est fait, « trop beau pour être vrai », comme on dit ? Non, dit Pascal, il vient de « la vue de notre bassesse » : c'est nous qui nous trouvons trop laids pour que cela soit vrai. Mais en vérité, poursuit Pascal dans le même fragment, ce dégoût de soi est le manteau dont se revêt l'orgueil et l'amour de soi. L'incroyant en est averti par son refus même de la bonne nouvelle évangélique, puisqu'on le voit préférer objectivement sa misère à la miséricorde et à l'offre du salut par l'amitié de Dieu.

La miséricorde de Dieu se marque, comme dit Pascal dans le même fragment, par un « avènement de douceur », manifesté dans l'enfant de Bethléem. Ce n'est qu'au dernier jour, dit Pascal, que la vérité divine écrasera l'orgueil humain, forcé de la reconnaître. Entretemps, le Verbe se manifestant dans la chair nous fait confesser nous-mêmes notre orgueil et notre injustice, condition pour désirer d'en être guéris, en cessant de nous dire : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous », mais en nous disant plutôt : « Et si c'était vrai ? ».

2 Prédication sur la Sainte Écriture, 8 février 2023

Pascal, dans la conduite des *Pensées*, participe du mystère de Jean le précurseur, qui recueillit le commandement d'Isaïe, de préparer les voies du Seigneur. Incapable lui-même de donner Dieu « par sentiment de cœur », ce qui est la part de Dieu seul, il entend du moins disposer le cœur à ce don, en lui faisant sentir sa misère, pour susciter en lui le désir que Dieu soit, comme seul capable de réparer sa misère. C'est pourquoi « prouver Dieu par des raisons naturelles », comme il l'écrit lui-même, est inutile à son œuvre : car il faut au cœur un Sauveur humilié : un Sauveur qui enseigne à l'homme sa misère par le remède qu'il lui fallut employer pour la guérir. C'est le Sauveur que décrit l'évangile, aimable à l'homme de misère, dont le désir est dès lors que ce Sauveur soit vrai. Aussi la clef de voûte de tout l'édifice des *Pensées* devait-elle consister dans des preuves, non physiques ou métaphysiques, mais historiques. Elles résident, ces preuves, dans le rapport entre les deux Testaments, le Nouveau manifestant l'avènement du Messie tel qu'annoncé par l'Ancien. Les auteurs tiennent aujourd'hui que l'entreprise de Pascal est faible de ce côté, tributaire qu'il était de l'exégèse de son temps. Et si ce côté est en effet clef de voûte, l'édifice est par là menacé. Le lecteur d'aujourd'hui, même croyant, peut, partant, douter de ce qu'affirmait Pascal, que Jésus fut prédit selon le temps, car les computs de la littérature apocalyptique, sur quoi il fait beaucoup de fond, étaient semble-t-il surtout symboliques. Mais il est un point où, pour l'ancien Testament, Pascal est, à nos yeux, prophète de l'exégèse récente elle-même, non sans doute quant aux dates, mais quant au discernement de l'origine, quand il écrit : « Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple. » Fils de son temps, Pascal fait remonter à Moïse une naissance que toute l'exégèse s'accorde à présent à dater de 6 siècles plus tard, à l'exil à Babylone. Mais il est vrai que, quand tout les engageait à refaire chacun leur vie parmi des Chaldéens, le souvenir commun des leçons des prophètes unit les exilés, d'une manière entièrement inexplicable d'un point de vue humain, dans la rédaction de leur histoire avec Dieu, les traditions antiques prenant un sens tout nouveau d'après l'événement malheureux reçu, non comme fortuit ou fatal, mais comme une parole du Seigneur, contre l'infidélité où ils avaient donné naguère ; événement vécu dès lors en figure de la croix du Messie, et leur communion dans cette histoire sainte, qui signa en effet la vraie naissance du judaïsme, en figure de la résurrection du Seigneur Jésus-Christ.

3 Prédication sur le baptême, 12 avril 2023

L'octave solennelle au commencement de laquelle l'un d'entre nous a été plongé dans la mort et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donne lieu qu'on présente ici quelques traits que Pascal relève dans la doctrine du baptême.

L'écrit intitulé *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui* part d'une réflexion sur le changement introduit par l'Église dans la discipline du baptême, reçu jadis adulte au terme d'une austère pénitence et d'une instruction rigoureuse, et conféré désormais les jours suivant immédiatement la naissance. Pascal observe que la pratique d'aujourd'hui donne lieu qu' « on ne fait quasi plus de réflexion sur un aussi grand bienfait, parce qu'on ne l'a jamais souhaité, parce qu'on ne l'a jamais demandé, parce qu'on ne se souvient pas même de l'avoir reçu ».

Il faut donc relever aux yeux des chrétiens le prix de leur baptême. Pascal ne préconise pas cependant pour remède une restauration de l'ancienne discipline. Disciple fidèle d'Augustin, il n'y pouvait incliner, puisque le changement qu'on a dit est le fruit direct de sa doctrine. Augustin enseigne en effet que le salut de l'âme commence par la guérison des suites de la faute originelle, en elle manifestées quand elle fut unie à une chair de péché. Pascal loue donc la conduite que l'Église a adoptée depuis, qui est celle d'une « bonne mère », « ayant vu que la dilation du baptême laissait un grand nombre d'enfants dans la malédiction d'Adam, elle a voulu les délivrer de cette *masse de perdition* en précipitant le secours qu'elle leur donne ». Le bon de la pratique actuelle est que le baptême y est relevé, d'abord et avant tout, comme une œuvre divine, puisque devançant l'exercice de la volonté. Mais cette grâce ainsi donnée est destinée à se produire à terme dans l'engagement de la volonté à vivre selon les exigences du christianisme, comme « il paraît par les cérémonies du baptême : car [l'Église] n'accorde le baptême aux enfants qu'après qu'ils ont déclaré, par la bouche des parrains, qu'ils le désirent, qu'ils croient, qu'ils renoncent au monde et à Satan. »

Ainsi donc, « comme il est évident que l'Église ne demande pas moins de zèle dans ceux qui ont été élevés domestiques de la foi que dans ceux qui aspirent à le devenir, il faut se mettre devant les yeux l'exemple des catéchumènes, considérer leur ardeur, leur dévotion, leur horreur pour le monde, leur généreux renoncement au monde. »

Nous croyons devoir à la prière de Pascal la faveur que Dieu a faite à notre société qu'un catéchumène se joignît à nous et nous rendit témoin de son zèle, quand il traversait notre pays pour venir prendre part à notre prière. Puisse notre zèle en être aujourd'hui ranimé, à présent qu'il est devenu notre frère en Jésus-Christ.

4 Prédication sur la confirmation, 31 mai 2023

L'un des nôtres vient de recevoir le sacrement de la confirmation en la fête de la Pentecôte. Ayons bien soin de remercier Dieu de la faveur qu'il lui a faite, et qui s'étend par lui à toute notre société : tant il est vrai que ce sacrement manifeste que la communion des saints est spécialement communion dans les choses saintes, cette grâce étant non seulement salutaire pour qui la reçoit, mais aussi pour le corps de l'Eglise, à l'édification duquel elle doit servir. Nous n'avons pas trouvé chez Pascal de méditation directe de ce mystère, mais dans une lettre

de l'ancien curé de la famille Pascal quand celle-ci se trouvait établie à Rouen, où elle fut tout entière convertie. En bon pasteur, le père de Saint-Pé, prêtre de l'Oratoire, leur continua son assistance spirituelle même après leurs départs pour Paris et Clermont, et c'est ainsi qu'il écrit à Gilberte, la sœur aînée de Pascal, pour l'anniversaire de sa confirmation :

« Remerciez beaucoup Dieu de votre confirmation, en cette fête du Saint Esprit, puisque la confirmation est le sacrement du Saint-Esprit. Vous savez que les sacrements sont signes sacrés de quelque chose qui a été en Jésus-Christ [...] Ainsi la confirmation, ou, pour mieux dire, celui qui est confirmé, est signe honoraire et religieux de Jésus-Christ oint et sacré par le Saint-Esprit. Notre Seigneur parle lui-même de cette onction et explique de soi-même ces paroles d'Isaïe en saint Luc : *L'esprit du Seigneur est sur moi, à raison de quoi il m'a oint, et m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres.* Le confirmé est signe de cet esprit, donné sans mesure à Jésus-Christ, et à chacun de ses membres selon qu'il plaît à Jésus-Christ de le donner. C'est par la plénitude et impulsion de cet esprit qu'il a fait des miracles, qu'il a chassé les diables, qu'il s'est retiré au désert et qu'il s'est offert à Dieu son père. *Il s'est offert*, dit saint Paul, à Dieu par le Saint-Esprit comme une hostie sans tache. En quelle vénération et en quel profond respect devons-nous être quand nous avons reçu un si admirable sacrement ; en quelle adoration de l'esprit de Dieu vivant et opérant en Jésus-Christ comme dans son plus saint et plus digne temple ? Or comme un chrétien sacré de la sorte est l'image honoraire et religieuse de Jésus-Christ rempli du Saint-Esprit, il est aussi rendu lui-même, par cette onction divine, le Temple du Saint-Esprit. »

La doctrine qu'on trouve ici inspire profondément celle de Pascal, pour qui Jésus, Fils de Dieu fait homme, a mis en oubli sur terre sa propre puissance divine : homme, il s'en est remis à la puissance de l'Esprit-Saint, distinct de la Personne du Fils : puissance dont, ressuscité, il dispose en faveur de ses disciples. Cette mise en oubli était nécessaire pour que sa condition d'homme animé de l'Esprit-Saint pût être étendue aux chrétiens, afin qu'ils devinssent eux-mêmes temple du Saint-Esprit, en effet.

5 Prédication sur l'exaltation de la sainte Croix, 13 VIIbre 2023

Nous sommes réunis à l'heure où l'Eglise autrefois chantait les premières vêpres de la Sainte Croix. Elle institua cette fête en action de grâce du retour triomphal en terre chrétienne de la plus insigne relique de la Passion, butin des Perses quelques années plus tôt.

« Les rois mêmes se soumettent à la croix », lit-on dans les *Pensées* : Hommage visible de l'ordre des gloires visibles, à celui d'une gloire, non seulement invisible, comme celle des esprits ; mais qui est la gloire même du Créateur de l'univers visible et invisible.

La bénignité du Créateur avait établi Adam de plain pied avec sa gloire. Il

n'en eût coûté à l'homme, pour y entrer à jamais, qu'un peu de confiance. On n'y entre à présent que par beaucoup de souffrance ; du moins y entre-t-on, et ce n'est qu'uni à Jésus-Christ, le nouvel Adam, le premier à jouir, comme homme, de la gloire de Dieu en sa chair. C'est ce mystère surtout que Pascal relève dans le récit des pèlerins d'Emmaüs : « J.-C. leur ouvrit l'esprit pour entendre les Écritures. [...] Il a fallu que le Christ ait souffert pour entrer en sa gloire, qu'il vaincrait la mort par sa mort. »

Qui aspire à la gloire divine, selon les promesses de l'Evangile, se met soi-même sous le signe de la croix. Il doit fermer ses oreilles aux faux prophètes qui ne songeant qu'à leur propre gloire plutôt qu'au salut de leurs disciples, s'efforcent à rendre la religion aimable : « quand ils [les jésuites selon les *Provinciales*] se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, ils suppriment le scandale de la Croix et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant. »

« Rendre la religion aimable », ce fut pourtant le vœu de Pascal : un fragment des *Pensées* porte ce titre ; nous lisons à la fin : « J.-C. a offert le sacrifice de la croix pour tous. »

C'est donc parce que Jésus-Christ est aimable, qui, sur la croix, s'est offert pour tous, que la religion chrétienne est aimable. L'eucharistie manifeste l'universalité de cette offrande, non en tant qu'elle est sacrifice de l'Eglise, mais en tant qu'elle est sacrifice de Jésus-Christ lui-même, car, dit Pascal à la suite de St-Cyran dans le même fragment : « l'Église n'offre le sacrifice que pour les fidèles. » Ceux qui sont de cette religion, dit Pascal, « ce qui les fait croire est la croix. » C'est animé par l'Esprit Saint que Jésus s'exposa aux humiliations de la Croix. Les humiliations nous sont nécessaires pour combattre en nous le funeste orgueil d'Adam, et disposer notre âme à se laisser pénétrer de la rosée de l'Esprit Saint. Mais cette croix même nous est aimable, par sa conformité avec la croix de celui qui dit : « Je te suis plus ami que tel ou tel. »

6 Prédication sur les souffrances du malade et celles du Christ, 27 septembre 2023

« Entrez, [Seigneur,] dans mon cœur et dans mon âme pour y souffrir mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre Passion ; afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur » C'est là le quasi terme de la « Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. » Pascal expose à Jésus son état en paraphrasant des paroles de saint Paul. À la fin, la Lettre aux Galates (2, 20) : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* ; avant cela, les Éphésiens (4, 12-13), où il s'agit de *l'édification du corps du Christ [...] jusqu'à sa pleine stature*.

Mais l'allusion qu'il fait au début aux Colossiens est étonnante (1, 24) : *Je me réjouis, écrit l'Apôtre, dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ dans ma propre chair, je l'achève pour son corps, qui est*

l'Église. Pascal demande au contraire au Christ qu'il fasse siennes ses souffrances de malade.

Audace singulière, qui ne saurait s'expliquer hors cette foi dans l'amitié que le Christ a voulu nouer avec lui. *Ce qui manque aux souffrances du Christ dans ma propre chair*, dit l'Apôtre. C'est-à-dire, explique saint Thomas, que le Christ, dans son corps propre, avait achevé le cours salutaire de ses souffrances : elles s'étendent désormais à son corps mystique, que composent les fidèles qui, unissant leur volonté à la sienne, portent leur croix avec amour. Mais les maux de Pascal ne sont pas comme ceux de Paul : ils ne lui viennent pas en suite de son grand zèle pour l'Église. Il ne souffre pas pour les fidèles, il souffre pour soi, en suite de ses péchés, dit-il plus haut dans la lettre. Quoi de commun entre ses souffrances et celles de Jésus ? Jésus qui, selon la doctrine des Pères, ne pouvait tomber malade, la vulnérabilité aux maladies étant une suite du péché d'Adam. Le *Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi* de l'Apôtre ne peut s'entendre des souffrances du corps, mais de la vie d'une âme dont la volonté se veut entièrement unie à celle du Christ dans l'accomplissement de ses œuvres. Or, la maladie n'est pas une œuvre.

La foi de Pascal en Jésus n'en est que plus remarquable, comme en celui qui seul est capable de franchir l'abîme qui s'étend, non seulement d'une âme sainte à une âme pécheresse, mais encore d'un corps blessé à un corps malade : d'un corps blessé, souffrant pour le salut du monde, à un corps malade dont la souffrance est inutile. Comment cela est-il possible ? C'est le mystère. « Seigneur, vous pouvez tout », dit Pascal dans un fragment des *Pensées*. C'est ce qui justifie l'espérance finale de la Prière : « qu'ainsi, ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de votre gloire. »

7 Prédication sur l'universalité de Jésus-Christ, 11 octobre 2023

L'abbé de St-Cyran, confesseur de Port-Royal, était l'auteur d'une *Explication des cérémonies de la messe*, dont un trait a particulièrement frappé Pascal. Il le produit dans la XVIe Provinciale : « Encore que [le] sacrifice [de la Messe] soit une commémoration de celui de la Croix, toutefois il y a cette différence, que celui de la Messe n'est offert que pour l'Église seule, et pour les fidèles qui sont dans sa communion ; au lieu que celui de la Croix a été offert pour tout le monde, comme l'Écriture parle. » Cet exclusivisme de la messe peut nous surprendre, puisque les paroles de l'offrande du calice portent que le prêtre avec le diacone l'offrent « pour notre salut et le salut du monde entier. » Mais, outre que la formule n'apparaît qu'au Xe siècle, et non dans toutes les liturgies latines, les paroles qu'on a dites sont un ajout plus tardif. Et il est vrai aussi que le canon, commun à toutes les liturgies latines, ne cite pas d'autres bénéficiaires du sacrifice de la messe que les pasteurs et les fidèles.

Pascal fait fond là-dessus quelques années plus tard, dans un fragment des *Pensées* : « [...] c'est à Jésus-Christ d'être universel. L'Église même n'offre le

sacrifice que pour les fidèles. Jésus-Christ a offert celui de la croix pour tous. » (S 254) C'est à ses yeux une suite du parallèle qu'il établit au commencement du même fragment : « Jésus-Christ pour tous. Moïse pour un peuple »

L'Église visible, en son sacrifice visible et sacramental, est l'héritière du peuple rassemblé par Moïse. Elle ne se confond pas avec l'universalité visée par Jésus-Christ. Il plaît à Dieu cependant, poursuit Pascal, de faire d'un peuple particulier l'instrument de sa bénédiction universelle : *Je bénirai ceux qui te béniront*, dit le Seigneur à Abraham. De même, il plaît à Dieu par Jésus-Christ de manifester le sacrifice de son Fils Unique à la faveur du sacrifice de l'Église. C'est le Seigneur qui, par grâce, identifie la Messe à sa Croix.

Le sacrifice de la Croix est d'un mérite infini, propre à racheter tous les hommes. Ce n'est pas cependant cette universalité qu'entend Pascal, mais celle des élus : il s'en explique dans les *Ecrits sur la grâce* : « Les élus de Dieu font une universalité, qui est tantôt appelée *monde* parce qu'ils sont répandus dans le monde, tantôt *tous*, parce qu'ils font une totalité, tantôt *plusieurs*, parce qu'ils sont plusieurs entre eux, tantôt *peu*, parce qu'ils sont *peu* à proportion de la totalité des délaissés. »

Pascal nous avertit contre la présomption où pourrait nous engager notre état de fidèles et la part que nous prenons au culte de l'Église. Notre appartenance à l'Église visible ne doit pas nous mettre dans une tranquille assurance, mais à désirer d'être de cette universalité, connue de Dieu seul, que Jésus-Christ a voulu rassembler au pied de sa croix.

8 Prédication sur l'amour de Dieu, 25 octobre 2023

A la 5e Provinciale, Pascal commence à dénoncer ce que l'enseignement des jésuites comporte de contraire à la Loi de Dieu. Or l'exposé de ses griefs semble s'acheminer vers un sommet, qui figure dans la 10e Lettre. Pour se faire bien venir du monde, et principalement des grands du monde, la Compagnie entreprend non seulement de flatter leur concupiscence et leur goût pour les choses, plaisirs et honneurs de ce monde, mais aussi de les encourager dans le mystérieux dégoût que l'homme a de Dieu. Les confesseurs qui ne distinguaient chez leurs pénitents aucun propos de changer leur conduite, les docteurs jésuites les engagent cependant à les absoudre. « Mais, poursuit Pascal, on passe encore au-delà [...] *On viole le grand commandement, qui comprend la Loi et les Prophètes*; on attaque la piété dans le cœur; on en ôte l'esprit qui donne la vie; on dit que l'amour de Dieu n'est pas nécessaire au salut; et on va même jusqu'à prétendre que (citation) « cette dispense d'aimer Dieu est l'avantage que Jésus-Christ a apporté au monde. [...] Avant l'Incarnation, on était obligé d'aimer Dieu; mais depuis que *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique*, le monde, racheté par lui, sera déchargé de l'aimer! » Quelques années plus tard, Pascal s'indigne toujours contre ces chrétiens amis du monde, ces « chrétiens charnels » « selon [qui] » « J.-C. [...] est venu nous dispenser d'aimer

Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tout sans nous. »

Or, « Que Dieu fasse tout sans nous », n'était-ce pas précisément l'erreur calviniste que les ennemis de Port-Royal l'accusaient de tenir ? On mesure au passage, à ce trait de Pascal, que l'hérésie janséniste est tout imaginaire et relève d'une imposture dont on est parvenu à surprendre l'Église jusqu'à aujourd'hui. On a reproché à Pascal et aux modernes disciples de saint Augustin d'anéantir, en matière de salut, la liberté de l'homme dans la liberté de Dieu. L'amour de Dieu unit l'homme à soi dans l'Incarnation : union de Dieu à une chair qu'un cœur anime. Un cœur humain qui, dès lors « se porte infailliblement de lui-même » vers « le Dieu qui le charme », « par un mouvement tout libre, tout volontaire, tout amoureux » lisons-nous dans la 18e Provinciale : mouvement qui est allé, en Jésus-Christ, jusqu'à souffrir la passion pour l'amour de Dieu. Ce serait donc ruiner la grâce des sacrements du salut, qui a sa source dans la Passion du Christ, que de mépriser la grâce intérieure comme cette amoureuse liberté qui saisissait Jésus pour son Dieu. Mais la prédication de cette grâce intérieure révèle en nous le mystère qu'on a dit, savoir, cette répugnance intérieure à aimer le Dieu qui nous a faits pour lui. À la révélation de son amour dans l'Incarnation, on oppose ce mot : « Incroyable que Dieu s'unisse à nous », que Pascal met dans la bouche de l'incroyant et qui, prétextant l'indignité de l'homme, renouvelle, en réalité, l'orgueil d'Adam devant son Dieu.

9 Prédication sur l'âme en présence de Dieu seul, 8 IXbre 2023

Le retour du mois des défunts nous donne lieu de méditer avec Pascal sur la condition de l'âme séparée du corps. Dans la Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies, il représente en effet son propre état de malade comme anticipé de l'état de mort :

« Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites, Seigneur, que je me considère en cette maladie comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer votre miséricorde. »

Il venait de désigner le jour de la mort comme « épouvantable », comme sera « épouvantable » la « sentence » de Dieu au jugement particulier. Mais ce qui est épouvantable aussi, c'est la présence de Dieu : car il est à craindre qu'on ne puisse jouir de la douceur que comporte la présence du Créateur de tout bien ; parce que cette présence succédera à la vue des choses du monde qui auront ravi, de la part de l'âme humaine, un attachement qui n'était dû qu'à Dieu, en sorte qu'elle aura rendu un culte à des « idoles trompeuses », dit Pascal. Il y a sans doute ici un avantage objectif des morts sur les vivants, en ce que rien ne peut divertir l'âme des morts de penser à leur Créateur, quand tant de créatures nous sollicitent ici-bas à l'aimer non pas en vue de Lui, mais plus

que Lui. Mais cette trop grande habitude d'aimer exclusivement les créatures de la terre empêche qu'on ne goûte d'abord l'avantage de cette présence de Dieu seul, en sorte qu'il est à craindre que l'âme ne soit effarouchée de comparaître devant celui qui pourtant l'aime davantage et mieux que tout ce qu'elle aura aimé ici-bas.

Or, ce qui est remarquable, c'est que la foi au Dieu d'amour et de miséricorde domine tellement chez Pascal sur l'épouante où le plonge cette crainte de se trouver incapable d'aimer Dieu seul, quoique souverainement aimable. Cette foi se manifeste par l'espoir de la conversion dont la maladie favorise l'occasion. Ainsi déjà, ce que le monde considère comme malheur ou bonheur, maladie ou santé, consolation ou châtiment, n'a plus de sens pour le chrétien qu'éclaire cette vérité : « Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toute chose, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. » Tant qu'à la fin de cette partie de la Prière, la crainte de la présence de Dieu seul se trouve mêlée d'une magnifique espérance : « Faites donc, ô mon Dieu, que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence. »

10 Prédication sur sa soumission à Jésus-Christ et à son directeur, 22 novembre 2023

Nous sommes la veille d'un jour saint, nous qui tenons Blaise Pascal pour saint : demain verra le retour de cette nuit de feu où Dieu s'est manifesté à Lui comme un feu sans contour, le feu de l'Esprit, puis sous les traits de Jésus-Christ dans la nuit de son agonie, en faveur de la *connaissance* du Père comme *seul vrai Dieu*.

Nous venons à l'instant d'entendre le Mémorial de cette sainte nuit où s'inauguraient les années les plus fécondes de notre saint quant à sa vie chrétienne. Nous l'avons entendu, dis-je, dans la version telle qu'elle figurait sur le parchemin. Celui-ci n'existe plus que par le soin pris par le neveu de Pascal d'en conserver l'écriture couvrant ce matériau protecteur du papier où Pascal avait recueilli sur le vif les impressions de cette sainte nuit.

Sur le parchemin, Pascal a augmenté le texte du papier de trois lignes d'écriture, que Louis Périer a d'ailleurs eu du mal à déchiffrer. La première est celle-ci : « soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur » ; et la dernière est tirée du psaume 118, que Pascal aimait tant : *Non obliviscar sermones tuos* : « Je n'oublierai pas vos paroles » : il peut s'agir des paroles entendues cette nuit-là, comme s'il faisait serment de les garder pour la vie.

Pourtant, parmi ces paroles, ne figurait donc pas l'exhortation à se soumettre totalement à Jésus-Christ et à son directeur : cette résolution est le fruit d'une méditation un peu plus tardive. Elle relève très précisément d'un trait caractéristique de ce que l'on a appelé l'Ecole française de spiritualité, dont le maître est le cardinal de Bérulle, qui eut pour disciple direct le père de Condren,

bien connu de Pascal. Or, Bérulle médite la soumission du Fils au Père, dont il est éternellement l'égal, par quoi se traduit son incarnation dans l'humanité de Jésus-Christ, tandis que cette soumission éclate particulièrement, pour Condren, dans la Passion. Et c'est précisément sa soumission à son Père en sa passion, que Jésus-Christ fit entendre à Blaise dans la nuit de feu, lui disant, non plus : « Père », mais « Mon Dieu » : « Mon Dieu, me quitterez-vous ? » Les douleurs sensibles de la croix ne sont pas comparables sans doute à cet abaissement tout intérieur devant le Père.

Comme Jésus-Christ s'est donc ainsi soumis à son Père, ainsi convient-il que le chrétien se soumette à Jésus-Christ, quand celui-ci prononce ses commandements et ses décrets par la voix d'un directeur.

Cette soumission totale du dirigé n'a rien toutefois d'une résignation aveugle de la volonté et de la raison entre les mains d'un autre. Elle doit être rapportée, dans l'ordre pratique, à cette autre vérité que Pascal prononce dans les *Pensées* : « Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme » (Liasse XIV). L'usage va de pair avec la soumission, qui fonde et par là libère l'usage de la raison. À lire l'*Entretien de M. Pascal avec M. de Sacy*, puisque c'est lui qui fut son directeur, on doute d'ailleurs qui dirige qui, tant le directeur suit son dirigé dans un domaine qui n'est pas le sien : celui des philosophes, où Pascal l'engage à convenir que leur confrontation sert la gloire de l'Evangile. Deux semaines après la nuit de feu, Jacqueline attestait la « soumission totale » de son frère : « Il est tout rendu à la conduite de M. Singlin (qu'on lui destinait avant Sacy) ; et j'espère que ce sera dans une soumission d'enfant. » Mais les marques de cette soumission de son frère à son directeur (Sacy finalement) vont déconcerter bientôt Jacqueline, autant qu'elle s'en émerveillera : « Je ne sais, écrit-elle, comment M. de Sacy s'accorde d'un pénitent si réjoui, et qui prétend satisfaire aux vaines joies et aux divertissement du monde par des joies un peu plus raisonnables et par des jeux d'esprit plus permis [dont sans doute l'entretien rapporté par Fontaine] au lieu de les expier par des larmes continues. Pour moi, je trouve que c'est une pénitence bien douce, et il n'y a guère de gens qui n'en voulussent faire autant. » Notre saint, à l'évidence, n'était pas un triste saint.

11 Prédication sur Pascal et saint Jean-Baptiste, 6 décembre 2023

Dans l'évangile de dimanche, le Seigneur enseignait que ce monde prendrait fin, comme une ombre qui passe, et qu'il était donc vain d'y attacher notre cœur. C'est ainsi, écrit Pascal dans l'*Ecrit sur la conversion du pécheur*, que l'âme que Dieu daigne toucher « considère les choses périssables comme périssables et même déjà périssées. »

L'évangile de dimanche prochain nous fera entendre la voix du Baptiste criant dans le désert, ainsi présentée dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ* : « Comme le temps de la prédication de Jésus approchait, Jean, son Précurseur,

par un ordre exprès de Dieu, sort de son silence et de sa solitude, et vint au Jourdain exciter tous les peuples à préparer les voies au Messie et à se disposer à son avènement, par la prédication et le baptême de la pénitence. Et annoncer qu'il est prêt à paraître. »

Dans ce qui deviendrait un jour les *Pensées*, Pascal n'entendait-il pas renouveler pour son siècle quelque chose de l'œuvre du Baptiste ? Nous en aurions peut-être un indice dans la manière dont il interprète sa prédication, comme une sortie du désert vers les foules, alors que, dans l'évangile, il est dit que ce sont les foules qui vont au désert trouver Jean-Baptiste. Pascal s'était quant à lui retiré de l'agitation et des entretiens mondains vers le faubourg qui priait, dont Port-Royal de Paris marquait le terme, où Jacqueline avait pris le voile près de trois ans plus tôt. C'est là que, comme Jésus s'était approché du Baptiste encore dans le sein d'Elisabeth, Jésus s'approcha de lui, en cette nuit de feu dont nous avons fait mémoire en notre dernière rencontre. Pascal se retira à Port-Royal des Champs, y apprit la vie cachée, et profita si bien de ses leçons que, de retour à Paris, il sut y transporter le désert, et vivre au milieu du monde comme n'y étant pas : hôte clandestin, dévot de la charité et de la vérité se jouant, au temps des Provinciales, des poursuites ordonnées par « tous ces grands de chair ».

Pascal devait éprouver bientôt l'approche du Messie, à lui manifesté dans le miracle opéré chez sa nièce et filleule par une épine ayant touché le front du Sauveur. Il sortit lors de son silence, c'est-à-dire qu'il voulut faire entendre aux foules sa voix propre, qu'il déguisait naguère encore dans les *Provinciales* ; « Si ce discours vous plaît, dit-il à l'interlocuteur du pari, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire. » C'est ainsi que les *Pensées* ne sont pas d'abord pour convaincre de la vérité du christianisme, mais pour en donner le goût, et convaincre alors de la nécessité de la pénitence pour préparer dans son cœur les voies du Seigneur et le prier qu'il tienne pour agréable de s'y manifester.

12 Prédication sur la Nativité de Jésus-Christ, 20 décembre 2023

« Le 25 décembre, an premier du salut, naquit Jésus-Christ à Bethléem, ville de Judée. » C'est ainsi que Pascal relate la Nativité dans l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*. Pour composer cet ouvrage, il se rapporte à trois ouvrages : l'un, de Jansénius, qui ne comporte que quelques pages, où tous les événements de la vie du Sauveur sont consignés dans l'ordre des temps, dans un style télégraphique ; un autre, d'Arnauld, beaucoup plus étendu, puisque toute la matière des quatre évangiles est réduite à un seul ouvrage, toujours selon l'ordre des temps ; enfin, un commentaire verset par verset des quatre évangiles, composé par Jansénius, dont les quelques pages qu'on a dites constituent en général une annexe.

Pascal use avec grande liberté de ces trois sources, de sorte qu'il étend ou réduit la matière à volonté. Il l'étend à l'extrême dans le Jardin des Oliviers,

où son imagination s'arrête à considérer chaque geste du Christ : car « c'est là, dit-il dans le « Mystère de Jésus », qu'il s'est sauvé et tout le genre humain. » Mais pour la Nativité, il la resserre à l'extrême : rien là pour flatter l'imagination aimant s'émerveiller devant la crèche. Pascal se contente de traduire Jansénius qui, dans son livret, note simplement le fait de la naissance, et il n'emprunte rien à son commentaire.

Cependant, « Le 25 décembre, an premier du salut », est propre à Pascal : le temps de ce récit n'est pas celui du mythe ni du conte pour enfant : il est commensurable au nôtre, que rythme la succession des mois et des quantièmes des mois. Il lui est commensurable, mais pour le dominer. C'est là que le salut est entré dans le monde : notre temps est celui du salut.

Puis Pascal continue de traduire le court livret de Jansénius, qu'il étoffe cependant d'un peu plus de matière évangélique pour la présentation au temple. Mais le massacre des Innocents comporte une glose propre à Pascal, absente du commentaire de Jansénius : « Hérode ayant été déçu par les Mages, ne pouvant pas déterrer Jésus, à cause que l'obscurité de sa naissance le cachait parmi la confusion du peuple, il se résolut de faire mourir tous les enfants, afin de l'y comprendre. » Jésus-Christ est le Dieu qui se cache dans sa Nativité, et cette obscurité fut cause, dès qu'il fut né, d'un discernement qui s'opéra des saints et des impies, par le martyre des Innocents pour la vie éternelle et par le crime d'Hérode. Tel est, pour Pascal, l'étrange éclat de Jésus à Noël. « Quel homme eut jamais plus d'éclat ? Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil l'adore après sa venue [...] Quelle part a-t-il donc à cet éclat ? Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, qu'à nous le rendre reconnaissable. » (S 736). « Oh ! Qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, qui voient la sagesse ! » (S 339).